

PROLOGUE

Le vent hurlait. Il sifflait rageusement, entraînant avec lui des tourbillons de poudreuse qui dansaient dans l'air glacé. Bravant le blizzard, une voyageuse égarée se fraya un chemin au coeur des sapins, dont les basses branches, mains noires et griffues percluses de givre, cherchaient à la happer. La tourmente lui fouettait le visage. Le froid de la nuit lui mordait la peau. Qu'importe. Elle continuait, droit devant, à la lumière fébrile d'une lanterne, arme rudimentaire contre l'obscurité déchaînée.

Ainsi gagna-t-elle le sommet du mont, là où les conifères balayés par les bourrasques n'osaient pas aller. Là où des silhouettes étranges, fichées dans la roche crue, formaient une sorte de cercle.

— Les lignes... balbutia-t-elle, les lèvres bleuies. Les lignes se croisent...

Elle s'avança jusqu'au milieu de cet alignement mégalithique. Malgré les protestations des éléments, elle s'y agenouilla, et, à l'aide d'un couteau, grava quelque chose dans la pierre. Puis de ses doigts engourdis, elle fouilla dans son sac à dos pour en sortir un objet argenté. Une petite cloche, qui en dépit des ténèbres nocturnes, accrocha un faible éclat métallique.

— Puisse-tu... me retrouver, souffla-t-elle, la mâchoire grelottante.

Au terme d'une profonde inspiration, elle leva le carillon, et le fit tinter. Son timbre, presque inaudible, se mua bientôt en une onde, puis en une lueur pâle. Tout à coup, cette lumière engloutit les environs. Lorsqu'elle se dissipa, la voyageuse avait disparu.

CHAPITRE 1

A LA RECHERCHE DE DEMAIN



Ilas fit feu. La balle traversa la végétation mais manqua sa cible, que les ténèbres de la jungle engloutirent. Une fois encore, le sanglier qu'il traquait depuis plusieurs heures venait de s'enfuir. En temps normal, son adresse et sa précision auraient eu raison de l'animal. Le tir l'aurait alors touché en pleine tête. Mais las après ces cinq semaines de voyage à pied, il était exténué. Comme les autres. En tout, ils étaient cinq, perdus dans cette forêt étrange, à court de vivres, chacun cherchant de quoi subsister. Sur le coup, Ilas accusa l'obscurité d'être à l'origine de son nouvel échec. La canopée était si dense que même le visage blafard de la lune ne parvenait pas à voir le petit homme insignifiant qu'il était devenu.

— Par Arhnam ! jura-t-il, furieux, en jetant son fusil au sol.

Ses joues, rongées par une barbe de quelques jours, le démangeait. Cette irritation n'était cependant rien comparée au remord qu'il ressentait d'avoir accepté cette mission. Il se revit plusieurs semaines auparavant, lorsque tout avait commencé...



— Ta garde !

Ilas abattit son sabre sur celui du soldat. Les deux armes se heurtèrent dans un tintement métallique.

— Ta garde, je te dis ! brama-t-il. T'es sourd ou quoi ?

Le soldat tenta une riposte. Il fut trop lent. D'un direct du droit, le capitaine impérial l'envoya au tapis. Il s'effondra dans un hoquet de douleur, sous le regard des autres. Ilas se redressa et toisa chacun des hommes devant lui avec dureté.

— Ne vous ai-je donc rien appris ?

Personne ne répondit. Les soldats demeuraient raides dans leur uniforme rouge et or, impassibles, tels que leur fonction l'exigeait.

— Votre garde est votre meilleure arme ! Si vous n'y prêtez pas attention, vous êtes morts ! J'ai l'impression qu'aucun d'entre vous ne comprend ça !

— Oui, capitaine de Rayel !

Ilas fit les cent pas devant ceux que le Triumvirat l'avait chargé d'entraîner. Il passa une main dans ses cheveux courts plus blonds que les blés, tout en tâchant de maîtriser son agacement.

— Je ne transpire même pas ! Vous savez ce que ça veut dire ? Ça veut dire que je n'ai pas fait le moindre effort pour vous terrasser les uns après les autres ! Vos mères se battraient sans doute mieux que vous !

Il s'arrêta un instant devant le dernier soldat qu'il avait affronté.

— L'ennemi ne vous fera pas de cadeau ! éructa-t-il. Les Lucomoriens sont prêts à se battre pour leur patrie. Pouvez-vous en dire autant ?

— Oui, capitaine de Rayel !

— Alors on reprend l'entraînement ! Et que ça saute !

Le groupe de soldats s'exécuta. Très vite, l'écho des sabres s'entrechoquant rompit le silence éphémère qui baignait la grande salle. Ilas resta là un moment, les mains croisées dans le dos, à observer attentivement les feintes, les ripostes, les esquives. Certains gestes le satisfirent, d'autres moins. Tantôt il grimaçait, tantôt il approuvait d'un signe de tête. Il se revoyait à leur place, dix années plus tôt. Du haut de ses vingt-huit printemps, il n'avait certes pas encore acquis l'expérience de ses supérieurs mais il donnait le meilleur de lui-même pour servir l'Empire. Son Empire. Sa loyauté sans faille lui valait ainsi d'être très estimé par ses supérieurs, et il en avait conscience.

— Tes jambes ! Tu es bien trop statique ! fit-il remarquer à l'un des hommes. Si tu restes immobile, t'es mort !

Des bruits de pas dans son dos lui indiquèrent que quelqu'un approchait. Il se retourna, contrarié d'avance qu'on vienne l'interrompre en pleine séance d'entraînement. Deux soldats armés de sabres se dirigeaient vers lui. Des gardes du palais, reconnut-il, qui escortaient un homme à l'uniforme impeccable et bardé de médailles. À ses épaulettes frangées, Ilas sut qu'il s'agissait d'un officier, et plus précisément d'un colonel impérial.

— D'aucuns diraient que vous n'êtes pas tendre avec ces jeunes recrues, capitaine de Rayel, lui sourit-on.

Ilas se tint au garde-à-vous, sans répondre. Ce à quoi son supérieur lui fit comprendre qu'il pouvait se décrisper en lui serrant la main :

— Colonel Archibald de Viéville, se présenta-t-il.

— Vous êtes venu assister à ce spectacle de danse, colonel ? lui demanda-t-il alors.

L'officier rit, sincèrement amusé.

— Si cela est de la danse, alors que sont les ballets du Grand Théâtre ?

Ilas ne tint pas compte de la question, qu'il savait rhétorique.

— Que me vaut l'honneur de votre visite ? pressa-t-il son interlocuteur, les mains croisées dans le dos.

— Je suis navré de vous déranger pendant votre travail, mais c'est le Triumvirat qui m'envoie. Son Absolu Aaron Whitmore souhaite s'entretenir avec vous dans les plus brefs délais.

Cela n'augurait rien de bon ou, à défaut, rien d'ordinaire, songea Ilas. Il tâcha néanmoins de ne pas trop laisser transparaître sa surprise.

— Les plus brefs délais ? Ce qui veut dire, colonel ?

— Immédiatement. Je vous prie donc de bien vouloir me suivre, capitaine.

Ilas se raidit. Il n'était guère habitué à recevoir des invitations du Triumvirat, en particulier celle du Scion lui-même. Aussi cette soudaine sollicitation avait-elle de quoi le déconcerter. Jamais l'un des hommes les plus puissants de l'Empire ne l'avait ainsi convoqué. Que lui voulait-il ? Avait-il fait quelque chose qui lui aurait attiré ses foudres ? Absurde. Il n'existait pas de soldat plus obéissant et fidèle que lui.

— Très bien, à vos ordres colonel, répondit-il en masquant son appréhension.

Ilas emboîta le pas à l'officier, toujours escorté par les deux gardes. Il abandonna derrière lui ses hommes, les laissant à leur entraînement, et se retrouva dans la rue pavée, bordée par des rangées d'érables aux feuilles rouges et or. Les couleurs de l'Empire. Ces arbres dissimulaient dans leur ombre le pied des bâtiments de pierre blanche aux façades sculptées.

— Colonel, je peux savoir pour quelle raison Son Absolu le Scion a jugé utile de me convoquer ? risqua-t-il auprès de l'officier.

— Hélas capitaine, je ne suis pas autorisé à vous répondre.

Ilas se renfrogna mais ne le montra pas. Le colonel de Viéville le conduisit jusqu'à une grande place au-dessus de laquelle patientait un dirigeable. L'imposant engin peinturé d'or et de cramoisi s'avança doucement, suspendu dans les airs grâce à un énorme ballon empli d'hydrogène. Ses moteurs à hélice vrombirent comme les ailes d'un gros bourdon. Puis il s'immobilisa au niveau du sol, où sa longue cabine cuivrée s'arrêta devant les deux hommes, qui montèrent à bord. Époussetant sa vareuse de toile vermeille, Ilas fila directement s'asseoir sur l'un des sièges libres.

— Au palais de Glas-Sofia, ordonna le colonel au pilote, en prenant place à son tour.

L'aérostat décolla rapidement pour gagner les cieux. Ils survolèrent ainsi les quartiers périphériques plutôt calmes, bien éloignés du centre agité et tumultueux d'Asgartha où les riches demeures se disputaient la place. L'Empire Asgarthien devait une partie de sa réputation à ses prouesses architecturales, et certains bâtiments du cœur de la capitale étaient tout simplement somptueux. Leur façade de tuffeau finement ouvragé et leurs balcons ornés de fer ciselé faisaient de nombreux envieux parmi les pays voisins. Ilas en admira quelques-uns au travers de son hublot, puis laissa son regard glisser vers l'horizon. Une chaîne de monts aux sommets arrondis y portait les grands temples dédiés à la déesse Arhnam, Mère Créatrice et unique déité que priait le peuple Asgarthien ainsi que la Reida tout entière. Le capitaine s'en remettait la plupart du temps à elle dans les situations difficiles. Il en profita justement pour lui adresser une prière discrète qui, il l'espéra, lui porterait chance.

— Arhnam, ô déesse des cieux et de la terre... Au travers de ton esprit éternel, couvre-moi de ta bienveillance. Veille sur ta brebis, comme tu veilles sur ce monde.

Il se signa, concluant sa supplique sans quitter l'immensité minérale de la capitale des yeux. Tandis que le dirigeable prenait davantage de hauteur, la vue se fit plus impressionnante encore. On pouvait distinguer tout Asgartha, des quartiers chics jusqu'à la vieille ville. En temps normal, Ilas aurait pris le temps d'apprécier ce panorama unique. Cependant, une onde de panique le traversa lorsqu'il repensa à la raison pour laquelle il se trouvait à bord. L'idée même qu'il allait rencontrer Aaron Whitmore l'emplissait d'une

profonde appréhension. Après tout, cet homme était l'un des trois dirigeants de l'Empire. L'un des puissants de ce monde. Tant bien que mal, Ilas parvint à reprendre son calme et tâcha de paraître le plus détendu possible. Pour cela, il s'attarda sur les artères de la cité, en contrebas. Il suivit les innombrables calèches, les passants élégamment vêtus et ces véhicules à moteur dont la fumée crasse obscurcissait certaines rues. Fort heureusement, seuls les plus aisés pouvaient s'offrir ce genre d'excentricité. Sans quoi, Ilas en était sûr, les façades immaculées d'Asgartha auraient viré au noir depuis longtemps.

L'aérostat survola la grande avenue, et arriva rapidement en vue de Glas-Sofia, le siège du Triumvirat. Lorsqu'il découvrit le gigantesque palais par son hublot, le capitaine sentit de nouveau son cœur se serrer. Les innombrables tours de l'édifice élançaient leur flèche de pierre blanche à des hauteurs vertigineuses, comme autant de bras tendus pour implorer le ciel. Si Ilas avait l'habitude de les voir au loin, il n'était en revanche pas accoutumé à les approcher de si près. Ils en frôlèrent quelques-unes, puis l'aéronef fit une embardée et atterrit à une centaine de mètres des grilles de Glas-Sofia. Le colonel de Viéville en descendit le premier.

— Par ici capitaine, l'invita-t-il.

Après avoir franchi les hautes grilles de fer forgé solidement gardées, tous deux s'engagèrent dans la longue allée de graviers blancs flanquée de cerisiers. Entre eux, des cuirassiers en armure clinquante armés d'une hallebarde surveillaient l'unique accès piéton à Glas-Sofia.

Ilas, toujours escorté par le colonel de Viéville qui ne le lâchait pas d'une semelle, gravit les quelques marches de marbre blanc, aux abords de la large porte d'entrée. Constituée de deux battants d'acajou aux dimensions déconcertantes, elle comportait d'élégants motifs alambiqués. Ainsi, lorsqu'on la tenait fermée, ces gravures formaient en son centre l'emblème de l'Empire : une fleur de bleuet. Celle qui flottait sur les drapeaux, partout dans la capitale et en province. Celle qui marquait les uniformes impériaux, les documents officiels et les aéronefs. Cette fleur, Ilas lui avait prêté serment d'allégeance. Elle représentait tout ce en quoi il croyait et pour quoi il se battait.

Tout en l'admirant, il laissa le colonel de Viéville approcher des gardes qui protégeaient l'entrée. Ceux-ci s'empressèrent alors de libérer le passage, et les laissèrent pénétrer dans le vestibule avant de refermer derrière eux. Ilas allait poursuivre sur sa lancée quand il remarqua que son accompagnateur venait de s'arrêter.

— Vous ne venez pas ?

— Je n'ai pas l'autorisation de me rendre plus loin, lui expliqua l'officier en s'apprêtant à repartir. On m'a simplement demandé de vous conduire ici. Bonne chance pour votre entrevue avec Son Absolu.

Avant qu'Ilas ait pu répliquer quoi que ce soit, Archibald de Viéville s'éloigna à grands pas.

— Bon, très bien, maugréa-t-il à mi-voix sans trop savoir quoi faire.

Quelque peu déconcerté, il s'engagea finalement par le premier accès qui s'offrit à lui. Ce couloir évasé le conduisit bientôt à un vaste hall circulaire surmonté d'un dôme, d'où rayonnait une dizaine de corridors à première vue déserts. Une étrange lumière blafarde

tombait du plafond en coupole, irradiant le sol où une rosace des plus complexes s'étalait avec grâce. Le slogan impérial y marquait le marbre lisse :

Un Empire fondé sur les armes se soutient par les armes.

Ilas s'avança et s'arrêta seulement lorsqu'il fut au centre de cette vaste figure géométrique. Devant lui, à quelques dizaines de mètres, pour autant qu'il put en juger, un vieil homme se tenait assis à ce qui semblait être un bureau, noyé dans l'obscurité.

— Déclinez votre identité, lui ordonna-t-il d'une voix forte.

Ilas obéit. Après avoir prononcé son nom, deux gardes vinrent se placer à ses côtés. En face d'eux, malgré les ténèbres ambiantes, il put voir le vieux gardien hocher la tête. Le sol se mit soudain à trembler : la rosace, en réalité une plate-forme ascensionnelle, se mit à monter vers les étages de Glas-Sofia au rythme des engrenages que l'on entendait rouler. Rajustant son uniforme, Ilas tâcha de rester impavide. Il fallait qu'il fasse bonne impression devant le Scion.

Au terme d'une minute qui lui parut durer une éternité, la dalle ascensionnelle s'immobilisa face à une porte d'ébène à l'encadrement plaqué de feuilles d'or. Comme à l'entrée du bâtiment, une fleur de bleuet y était gravée. Ilas patienta un instant en observant cette porte. Il finit par refouler son hésitation puis, d'une main volontaire, il tourna la poignée pour pénétrer dans une immense rotonde, meublée d'une dizaine de divans, tables et buffets. Quatre personnes y étaient réunies et discutaient à voix basse. En face, tout au fond de la pièce, une énième porte gardée par deux soldats devait donner accès aux quartiers des dirigeants du Triumvirat. Mais Ilas ne put y prêter qu'une brève attention car déjà, les regards convergeaient vers lui. Les conversations diminuèrent jusqu'à cesser totalement, si bien qu'il se contenta de saluer les convives d'un signe de tête, salut qu'on lui rendit poliment.

Prenant une brève inspiration, il se décida finalement à avancer. Une jeune femme vint alors à sa rencontre. Ilas devina à sa tenue de cuir sombre et abîmé qu'elle avait l'habitude des longs voyages. Tout en approchant, elle noua à la va-vite ses cheveux d'un élégant châtain foncé.

— Salut ! Tu dois être le dernier des invités ? lui demanda-t-elle tandis que les discussions reprenaient. On désespérait de te voir arriver.

Ilas ne parvenait pas à détacher son attention de ce visage fin à la peau blanche. Ses yeux d'un vert très clair scintillaient comme deux émeraudes au soleil, lui octroyant un regard incroyablement incisif. Elle affichait un sourire en coin, comme si se retrouver en ces lieux l'amusait. Proche de l'envoûtement, le capitaine laissa plusieurs secondes s'écouler sans s'en apercevoir.

— T'es muet ? s'enquit-elle en haussant les sourcils.

— Pardon. C'est bien moi, bredouilla-t-il en s'arrachant à sa torpeur. Enfin je crois...

Il jeta un regard aux autres avant de poursuivre, quelque peu confus :

— Tous ces gens sont... invités ?

La jeune femme acquiesça d'un signe de tête, sans se départir de son sourire.

— Avec toi, nous sommes cinq, expliqua-t-elle. Nous avons tous été invités par le Scion, même si le terme « convoqués » serait plus exact.

Elle lui tendit une main amicale.

— Je suis Azaïga Folsund. Chasseuse de primes.

Ilas lui serra la main en prenant garde à ne pas la lui écraser. Une mauvaise habitude qu'il avait prise. Curieusement, ce fut elle qui lui broya les phalanges, ce qui le surprit autant que cela l'amusa.

— Capitaine Ilas de Rayel, de l'armée impériale. C'est un plaisir, s'inclina-t-il en se massant les doigts.

— Tout le plaisir est pour moi, assura Azaïga.

Elle l'encouragea à avancer et Ilas alla se présenter aux autres tout en se demandant ce qu'une chasseuse de primes pouvait bien fabriquer là, à Glas-Sofia. Il commença par se diriger vers un homme à l'attitude joviale, occupé à converser avec une femme. Quand il vit le capitaine approcher, l'intéressé, qui devait avoir à peu près son âge, tira nerveusement sur les lunettes d'aviateur qu'il portait autour du cou, puis passa une main dans ses cheveux bruns en bataille. Son interlocutrice s'éloigna tandis qu'il saluait Ilas :

— Hey ! Donc tu dois être Ilas, c'est ça ? Moi c'est Jefferson Giland, mais tu peux m'appeler Jeff. Je suis télégraphiste, et aussi le pilote de la merveille que t'as vue dehors ! Elle en jette, hein ?

Ilas eut beau fouiller dans sa mémoire, il ne se rappela pas avoir aperçu quoi que ce soit d'insolite à l'extérieur, encore moins un aéronef.

— Désolé. Je n'ai rien vu, s'excusa-t-il.

Jeff, visiblement décontenancé par sa réaction, se vexa.

— Quoi ? Comment ça, t'as rien vu ? C'est pas possible, on ne voit même que ça !

Pendant que le télégraphiste continuait à s'offusquer en vantant les mérites de sa majestueuse machine, l'attention d'Ilas fut attirée par la femme avec laquelle Jeff s'entretenait un peu plus tôt. Elle n'avait même pas daigné lui adresser le moindre regard. Ses cheveux noir corbeau aux reflets bleutés lui conféraient un aspect exotique, d'autant que son visage harmonieux avait quelque chose de déroutant. Lorsqu'il constata que le soldat s'intéressait à elle sans que cela soit réciproque, Jeff soupira :

— Et elle, c'est Thaïs Kojiki, ma seule et meilleure amie.

Ilas comprit sans peine son attirance pour Thaïs lorsque celle-ci lui accorda enfin un bref coup d'oeil : ses yeux en amande étaient du plus beau des violets, une caractéristique des habitants du Yomi, connus pour leur discrétion. Les natifs de ce pays situé au sud de l'Empire Asgarthien se faisaient plutôt rares sur les terres impériales. Aussi en croiser un était-il inespéré. Ilas avait eu vent de certaines rumeurs à leur sujet, leur prêtant des capacités peu communes. Des ouï-dire qu'il n'avait jamais eu l'occasion de vérifier. Comme si elle avait deviné ses pensées, Thaïs s'éloigna et alla s'asseoir sur l'un des divans un peu plus loin, sans doute pour échapper à une éventuelle tentative de dialogue.

— T'en fais pas, fit Jeff à Ilas. C'est pas contre toi, elle est comme ça avec tout le monde. Elle vient de Yama-Teï, la capitale Yomie, alors tu penses bien que ce n'est pas le genre de fille qui aime bavarder, encore moins avec des étrangers...

— On dirait que tu la connais bien, jugea Ilas.

— Oui, on se connaît depuis... oh depuis un bail ! Je te raconterai ça un jour autour d'une pinte, si ça te chante.

Le télégraphiste leva soudain un sourcil incrédule. Toujours assise sur le canapé, Thaïs discutait, certes sans entrain, avec un autre des convives qu'Ilas n'était pas encore allé saluer.

— Ah ça, c'est trop fort ! jura Jeff à voix basse. Elle refuse de t'adresser la parole, mais elle accepte de causer avec ce type en costard !

L'homme en question devait avoir une cinquantaine d'années, et était effectivement vêtu d'un complet immaculé aux coutures dorées. Sa boutonnière, ornée d'un insigne reconnaissable entre mille, évoquait le glyphe de la déesse Arhnam.



Ilas l'observa brièvement de loin. Ce simple détail lui prouva que cet homme représentait la Sainte Église d'Asgartha. En analysant son attitude, il devina également qu'il s'agissait d'un personnage important. Il suffisait d'observer ses manières sentencieuses, sans oublier le soin ostentatoire qu'il apportait à sa personne. Le capitaine le reconnaissait sans pour autant parvenir à se remémorer où il avait déjà pu le voir.

— Daniel Marcus von Rosenberg, se souvint-il tout bas.

Ilas savait que cet ecclésiaste était au service direct de la Grande Prêtresse Sedna Circé, l'une des trois dirigeants du Triumvirat. Et, sous ses airs distingués, il était aussi rompu au combat qu'un Haut-Baron. Lorsque Daniel von Rosenberg se rendit compte que Jeff et Ilas le fixaient avec insistance, il passa une main sur sa moustache soigneusement taillée puis leur fit signe de se joindre à lui :

— Monsieur Giland ! s'exclama-t-il. J'ignorais que vous connaissiez le capitaine de Rayel !

— Eh bah, pas vraiment, le détrompa le télégraphiste. On vient juste de faire connaissance.

Surpris que l'ecclésiaste puisse même connaître son nom, Ilas intervint avec circonspection :

— Vous me connaissez ?

Daniel rit à gorge déployée. C'était un rire clair, franc. Pourtant, l'officier douta de son authenticité.

— Voyons ! Tout le monde sait que vous êtes un modèle parmi les soldats, capitaine. Ne nous faites pas croire que vous l'ignorez !

À côté, sur le divan, Thaïs prit un air amusé tandis qu'Azaïga se joignait au groupe.

— Non, en effet, admit finalement Ilas, un peu gêné. Ce que j’ignore, par contre, c’est la raison pour laquelle nous avons tous été convoqués aujourd’hui.

Les cinq convives se dévisagèrent un court instant, si bien qu’il en déduisit que personne ne le savait vraiment.

— Bon, voilà qui me rassure, ironisa Azaïga. Au moins, je ne suis pas la seule à me demander ce que je fiche ici !

L’horloge mit soudain fin aux réflexions des uns et des autres en sonnant sept coups, qui résonnèrent dans la vaste rotonde. Daniel attrapa son trilby et se leva en même temps que Thaïs au moment où la porte du fond, toujours bien gardée, s’ouvrait sur un domestique vêtu de blanc.

— Mesdemoiselles et messieurs, veuillez me suivre je vous prie.

Azaïga fut la première à lui emboîter le pas, rapidement suivie par les autres. Le majordome les conduisit devant une autre porte, elle aussi gravée d’un bleuet sculpté d’une façon telle qu’on le croyait ceint d’une épaisse branche de lierre noir et or, figée là par quelque prodige. Il frappa à trois reprises puis s’éloigna sans se retourner. Bientôt, l’écho de ses pas se tut, et les convoqués échangèrent des regards perplexes alors que l’invitation à entrer se faisait attendre. Ils patientèrent encore un moment, en vain, jusqu’à ce qu’Azaïga prenne l’initiative de pousser les lourds battants de la porte, à la grande surprise de ses comparses.

Avec une certaine hésitation, Ilas l’imita, rapidement suivi par les autres. Ensemble, ils découvrirent une vaste pièce noyée sous les tapisseries incarnates, qu’égayaient à peine quelques dorures éparses. De nombreux portraits, lourdement encadrés, habillaient ces ornements princiers. En somme, les figures de toutes les personnes importantes que connaissait et qu’avait connues le Triumvirat. Ilas en reconnut quelques-uns, prédécesseurs de celui qu’ils s’apprêtaient à rencontrer. En marchant sur le sol dallé de marbre blanc, il admira les impressionnantes fresques peintes au plafond. Héros antiques et angelots se rassemblaient autour d’une lumière rassurante. La lumière de la Mère-Créatrice, Arhnam, qui veillait sur tous. Sur la gauche, un feu crépitait dans l’âtre d’une cheminée semblable à la gueule béante d’une créature infernale. Sa douce chaleur emplissait les lieux et profitait à trois divans de cuir carmin, disposés en U autour d’une table basse en acajou.

— Il n’y a personne, fit remarquer Jeff d’un air à la fois surpris et inquiet.

— Il va sans doute arriver, lui répondit Thaïs. Un peu de patience.

Daniel s’approcha du feu et s’y réchauffa les mains, ce qui suscita la curiosité d’Azaïga.

— Vous avez froid ?

— Faut-il nécessairement que cela soit le cas pour profiter d’un bon feu ? l’interrogea-t-il aimablement.

— Pour moi, oui.

— Eh bien vous avez tort, ma chère.

Cet homme avait du mordant. Tout comme Azaïga. Ilas songea qu’ils devaient tous deux être dotés d’un fort tempérament. À la suite de ce bref échange, ils gardèrent le silence. Alors que chacun patientait parmi les bibliothèques en bois de rose et les divans de cuir rouge, Ilas s’approcha du fond de la pièce. Un vitrail monumental, travaillé à l’effigie de la

façade principale de Glas-Sofia, laissait filtrer la lumière extérieure. Ainsi, les rayons du soleil pénétraient dans le salon en se chargeant de nuances colorées, inondant gracieusement un bureau en arc de cercle, ciré et lustré.

L'attention du capitaine, toutefois, fut retenue par un tableau accroché au-dessus d'un petit secrétaire de bois bleu, mobilier singulier au milieu de ce décor rouge et blanc. L'oeuvre représentait avec un parfait réalisme un trentenaire au visage avenant et aux cheveux argentés malgré son âge. Ses yeux d'un bleu céruléen intensifiaient son regard et inspiraient autant de respect que de confiance. Ilas reconnut aussitôt Aaron Whitmore.

— Mes amis, je vous remercie d'avoir répondu à mon invitation, les interpella subitement une voix dans leur dos.

Le Scion venait d'apparaître sur le seuil de la porte. Ses mains gantées de blanc posées sur le pommeau d'ivoire de sa canne, il affichait un air serein et semblait apprécier la surprise de ses hôtes. En le découvrant, Ilas ne put s'empêcher de le détailler, de le trouver clinquant dans sa redingote noire et or, passée par-dessus un veston taillé sur mesure. Tous ses habits étaient brodés de fils d'or qui dessinaient de longues lignes sinueuses, comme pour compléter son apparence déjà rutilante. Aaron Whitmore était à l'image de l'armée impériale qu'il commandait : fort et élégant. Aussi Ilas en eut-il immédiatement une très forte impression.

— Votre Absolu, s'inclinèrent ensemble les cinq mandés.

Le Scion leur rendit leurs salutations d'un signe de tête. Il analysa chacun d'eux du regard et s'attarda un instant sur Ilas, qui eut alors la désagréable impression d'être sondé jusqu'au plus profond de son être. L'atmosphère lourde qui pesait se dissipa seulement lorsqu'Aaron Whitmore reprit la parole, tout en se dirigeant vers une commode dont il sortit des verres ainsi qu'une bouteille.

— Pardonnez mon accueil tardif et les circonstances obscures dans lesquelles vous êtes venus jusqu'ici. Hélas, je crains de ne pas avoir beaucoup de temps à vous consacrer. Je ne prendrai par conséquent aucun détour, et vous prierai de ne pas m'interrompre. Asseyez-vous donc, que je puisse vous éclairer.

Jeff n'en attendit pas plus. Profitant de la permission du Scion, il s'affala littéralement sur l'un des canapés tandis que les autres restaient figés, hésitants.

— Comme vous le savez, poursuivit l'homme aux cheveux d'argent, nous vivons une époque dangereuse. Ce que je vais vous dire ce soir ne devra en aucun cas quitter cette pièce. Me suis-je bien fait comprendre ?

Il attendit que ses invités acquiescent avant de continuer :

— Bien. Je tâcherai d'être bref. Si je vous ai fait venir ici ce soir, c'est parce nous, le Triumvirat, avons besoin de vos compétences.

Il se tourna vers Azaïga et lui tendit une coupe d'hydromel, qu'elle saisit en le remerciant du bout des lèvres :

— Mademoiselle Folsund, vos talents pour retrouver les personnes disparues sont sans équivalent. Parmi les chasseurs de primes de l'Empire, vous êtes celle qui rencontre le plus de succès.

Il fixa ensuite successivement Jeff et Thaïs avant de leur offrir aussi le précieux breuvage.

— Monsieur Giland, mademoiselle Kojiki, parce que vous êtes l'un de nos meilleurs télégraphistes et que la médecine de terrain n'a aucun secret pour vous, notre nation a également besoin de vos services. Soyez-en assurés.

Les yeux du Scion se posèrent sur Daniel, qui déclina poliment le verre qu'on lui proposait.

— Ecclésiaste von Rosenberg, votre abnégation et votre loyauté ont déjà rendu maints services au Triumvirat, considéra-t-il. Quant à votre grande érudition, elle fait de vous le seul ecclésiaste à avoir un pied dans notre prestigieuse Académie des Sciences.

Ils se raidit lorsqu'Aaron Whitmore lui fit face. Il prit machinalement la coupe d'hydromel, mais ne but pas.

— Et vous, capitaine de Rayel, votre bravoure et votre foi inébranlables vous ont fait connaître dans toute l'armée impériale, acheva le Scion avec une certaine fierté. Comme tout le monde le sait, vous êtes désormais parmi les meilleurs dans votre domaine.

Il s'interrompit et prit une profonde inspiration, le visage soudain assombri. En l'espace d'une seconde, Ilas devina toute l'anxiété qui venait de s'abattre sur lui. D'un pas lent, le Scion alla prendre place dans l'un des divans inoccupés et avala une gorgée de sa boisson favorite.

— Mais entrons dans le vif du sujet, enchaîna-t-il avec gravité en reposant sa coupe sur la table basse à sa proximité. Vous savez tous que l'Empire travaille en permanence à anticiper le conflit direct contre la Lucomorie, qui risque d'éclater à tout instant. N'est-ce pas ?

Ils hochèrent la tête.

— Bien entendu, soupira Aaron Whitmore. Vous n'ignorez donc pas non plus que cette anticipation nécessite une quantité astronomique de matières premières. Charbon, minerais, bois...

Personne ne répondit.

— En vérité, j'ai bien peur que nous ne soyons au bord de la pénurie, et ceci alors même que la Lucomorie menace de passer à l'offensive à tout moment. Notre territoire seul ne peut plus suffire. Or, sans ressources, je ne vois guère comment nous pourrions tenir la guerre qui s'annonce.

Le Scion se leva et s'approcha d'une carte du monde brodée dans la tapisserie du mur. Elle représentait la partie connue du monde : la Reida. Du bout de sa canne, le dirigeant désigna un petit point au nord-est.

— Voici Asgartha, expliqua-t-il.

Puis, il montra une vaste zone aux contours irréguliers tout autour.

— Et voici notre Empire. Aussi grand qu'il puisse paraître, notre sous-sol n'est plus suffisamment riche, notamment en minerai d'Æther, pour nous permettre de poursuivre nos recherches. Un problème qu'il est désormais indispensable, et même vital, de résoudre avant que la guerre n'éclate. Aaron Whitmore fixa Daniel, qui triturait son trilby nerveusement :

— Ecclésiaste von Rosenberg, quel serait selon vous le meilleur moyen d'acquérir de nouvelles ressources ?

— Eh bien... sachant que les autres États ne nous prêteraient jamais main forte par peur des représailles que pourrait exercer la Lucomorie contre eux... La meilleure solution serait sans doute d'aller prospecter dans le Nevestin, ce qui serait bien entendu une entreprise insensée et suicidaire puisque ces terres sont inaccessibles, en plus d'être hostiles. D'après ce qu'on a pu m'en rapporter, les rares personnes qui ont réussi à franchir la chaîne montagneuse de Veggar n'en sont jamais revenues.

Une lueur étrange passa dans les yeux du Scion, et l'ecclésiaste prit soudain un air horrifié en comprenant où il voulait en venir. Pourtant, Ilas douta de la sincérité de sa réaction, qu'il trouva quelque peu exagérée. Peut-être tentait-il d'alarmer davantage leur interlocuteur, sans oser le faire clairement.

— Votre Absolu, sauf votre respect, cette idée-là relève de la folie ! J'ose espérer que vous n'avez pas déjà envoyé des troupes là-bas ? s'étrangla Thaïs.

— Pas des troupes, répondit le Scion sans hésitation. Mais nous avons bien envoyé quelqu'un. Une équipe réduite en vérité.

Une vague de stupeur tétanisa le petit groupe. Aaron Whitmore désigna la longue chaîne montagneuse qui séparait la Reida des terres inconnues du Nevestin.

— Que pouvez-vous me dire sur ce massif montagneux ? questionna-t-il.

— C'est simple, fit Jeff entre deux gorgées d'hydromel. Aucun vaisseau, ni engin motorisé, ne peut le franchir. Et je sais ce que je dis ! Un de mes amis y a perdu la vie, juste en essayant de passer au-dessus avec un zeppelin qu'il disait avoir trafiqué... On a entendu parler du crash pendant une quinzaine de jours dans tous les journaux de l'Alliance de Holzwald.

— Plus prosaïquement, ajouta Daniel, la trop forte concentration en Æther dans ces montagnes leurre les appareils de mesure et d'orientation, en plus d'offrir une visibilité très restreinte, et ce même à haute altitude. Le champ magnétique attire les engins volants au sol.

— Le seul moyen de passer serait donc d'y aller à pied ? supposa Ilas.

Daniel acquiesça, ce qui ne fut pas pour rassurer Azaïga.

— Moi je dis que si personne n'a jamais pu traverser ces montagnes, c'est qu'il doit y avoir une bonne raison, même si on ignore laquelle, grimaça-t-elle avant de finir sa coupe.

— Et pourtant, nous y sommes parvenus, annonça le Scion.

Thaïs et Azaïga échangèrent un regard sceptique tandis que Jeff étouffait un hoquet de surprise. Muets, Ilas et Daniel croisèrent les bras dans l'attente d'une explication.

— Il y a de cela quelques semaines, nous avons choisi une volontaire parmi ceux qui s'étaient présentés pour une expédition dans le Nevestin. Cette femme, c'était le professeur Amélia Lake.

— Un membre éminent de l'Académie des Sciences, et une brillante chercheuse, appuya Daniel dans un hochement de tête. Ainsi donc, c'est elle qui mène cette mission...

— Autrement dit, maugréa Thaïs les dents serrées, vous avez envoyé une savante à la mort.

Aaron Whitmore la réprimanda d'un air sévère, mais la Yomie l'ignore et il préféra poursuivre :

— L'opération s'est déroulée dans le plus grand secret et a rencontré un premier succès lorsque le professeur Lake et son équipe sont parvenus à traverser la chaîne de Veggar, après trois semaines de marche. Dans son dernier rapport télégraphique, elle disait être arrivée dans une zone étrange au sud-ouest des montagnes. Mais peu après, nous avons perdu le contact. Cela fait maintenant deux mois que nous n'avons malheureusement pas eu la moindre nouvelle. Nous avons donc été obligés de la déclarer disparue... Néanmoins, nous ne saurions renoncer aux découvertes qu'elle a faites dans le Nevestin. Il nous les faut, quel qu'en soit le prix.



Le calvaire avait commencé à cet instant. Tous avaient accepté la mission visant à retrouver le professeur Lake, monnayant une récompense presque indécente, sans savoir dans quel pétrin ils allaient s'engager. Jeff et Thaïs avaient alors mené la troupe au pied des montagnes de la chaîne de Veggar, après un long voyage aérien à bord du Zéphyr, leur aéronef personnel. Le groupe avait ensuite marché durant plus de quatre semaines à travers monts et vallées, dans le froid et le brouillard, pour finalement atteindre cette jungle étrange et labyrinthique où ils tournaient en rond depuis des jours, à court de vivres. Ilas repensait à tout cela chaque jour. Et il enrageait. Il désespérait de trouver la moindre piste et, au bout du compte, il se demandait si leur mission de sauvetage n'était pas simplement vouée à l'échec.

Tout en se laissant engoutir par sa fureur, il s'assit sur une vieille souche, son fusil posé sur ses genoux, son sabre pendant à sa ceinture. Il inspira profondément. Autour de lui, les ténèbres et la moiteur régnaient, silencieuses demoiselles d'ombre. Les arbres à haute futaie prenaient racine dans une fange brunâtre, tantôt aussi dure que du béton, tantôt meuble et spongieuse, imbibée d'eau. De loin, dans l'obscurité, on aurait cru voir d'horribles et effrayantes créatures immobiles.

Ilas se détendit comme il le put et ferma les yeux. Après une minute, il eut la désagréable impression d'être observé. Il rouvrit les yeux en bougonnant et aperçut alors Azaïga, à quelques mètres de lui, qui s'efforçait de le rejoindre.

— Toujours rien, laissa-t-il tomber en anticipant sa question lorsqu'elle arriva près de lui.

— Daniel veut nous parler, se contenta-t-elle de répondre.

Voyant qu'il ne désirait visiblement pas bouger, elle ajouta :

— À tous.

Il se leva en poussant un soupir, sachant que des remontrances l'attendraient s'il tardait trop.

— Très bien. Allons-y.

Tant bien que mal, ils rentrèrent au campement, qui se résumait à cinq toiles de tente plantées autour d'un feu crépitant. Daniel, Jeff et Thaïs étaient là, assis sur un gros rondin près du feu. Le télégraphiste parut affligé lorsqu'il vit qu'Ilas rentrait bredouille. Daniel,

lui, garda un sourire forcé au coin des lèvres. Un sourire qui semblait dire «ce soir, nous vivrons encore sur nos maigres réserves». D'un signe de tête, l'ecclésiaste le convia, ainsi qu'Azaïga, à venir s'asseoir. La clarté dansante des flammes nimbait les visages d'une aura orangée, barrait les bouches d'un trait noir et donnait aux regards une expression vide. Les quelques crépitements qu'elles produisaient faisaient jaillir des poignées d'escarbilles incandescentes du lit de braises, seuls éclats de lumière dans la nuit.

— Mes amis, commença Daniel. Je pense parler au nom de tous en disant que ce n'est pas en restant cloîtrés ici que les choses vont s'améliorer.

Il observa Thaïs avec insistance, jusqu'à ce qu'elle finisse par ajouter :

— Je vous rappelle que nous avons déjà essayé de faire marche arrière, mais le brouillard était tel que nous n'avons fait que tourner en rond.

— C'est pourquoi nous devons aller de l'avant, confirma Daniel.

— Et comment ? s'énerva Azaïga. Nous n'avons même plus de quoi subsister ! Et puis si Amélia Lake n'a pas donné signe de vie depuis tout ce temps, c'est peut-être parce qu'elle est déjà morte !

— Vous avez tous entendu ce qu'a dit le Scion, rappela Jeff.

Si on ne retrouve pas le prof, l'Empire est dans la mouise. Alors j'espère que tu te goures à son sujet.

— Le Scion nous a tous trompés ! coupa sèchement Azaïga. C'était stupide de nous confier une telle mission. Il aurait mieux fait d'envoyer son armée !

— Voyons Azaïga, fit Daniel en tentant de rétablir le calme. Vous ne savez plus ce que vous dites... Mobiliser des troupes ici risquerait d'affaiblir l'Empire, si jamais l'ennemi décidait de passer à l'offensive. D'autant qu'elles n'arriveraient probablement à rien dans cette forêt.

— Ah parce que vous trouvez vraiment qu'on s'en sort bien peut-être ? Et puis je sais parfaitement ce que je dis !

La tension au sein du groupe s'accroissait. Ilas l'avait prévu. Depuis qu'ils s'étaient égarés dans cette jungle, tous ou presque avaient rejeté la faute sur Aaron Whitmore. Aussi préférait-il rester à l'écart et éviter d'attiser un débat déjà houleux, laissant volontiers le rôle de modérateur à Daniel.

— Et vous, Ilas ? l'interrogea l'ecclésiaste. Qu'en pensez-vous, mon cher ?

Le capitaine hésita. Il accepta malgré tout de répondre en cherchant soigneusement les mots qui ne mettraient pas le feu aux poudres.

— Eh bien... Comme nous l'avons tous compris, nous ne pouvons pas faire marche arrière. Mais rester ici ne nous apportera rien de plus. Alors la seule option qu'il nous reste, c'est de continuer à avancer. Nous devons poursuivre la mission.

Azaïga le dévisagea d'un air effaré tandis que Thaïs et Daniel, eux, acquiesçaient d'un hochement de tête. Jeff, de son côté, estima préférable de garder une position neutre. Il se contenta de soupirer, feignant de s'intéresser tantôt à une touffe d'herbe à ses pieds, tantôt aux singes hurleurs qui passaient régulièrement dans les frondaisons au-dessus de leurs têtes.

— C'est de la folie, grogna Azaïga en secouant la tête, dépitée.

— Ah vous, les chasseurs de primes, on n’peut pas dire que vous soyez les plus optimistes ! la provoqua Jeff.

La jeune femme lui jeta un regard noir tandis que Daniel se levait, imité par Thaïs.

— Bien, fit-il en se frottant les mains. Nous dormirons encore ici ce soir, puis nous partirons à l’aube.

— Et où irons-nous ? voulut savoir Ilas.

Daniel esquissa un sourire tout en se grattant le menton :

— Étant donné que nos instruments de mesure ne fonctionnent guère en ces lieux, il faudra se fier à notre seul instinct.

À de nombreuses reprises, il avait essayé de faire fonctionner sa boussole mais l’instrument refusait obstinément de leur indiquer le nord. L’aiguille s’affolait sans jamais s’arrêter, et l’ecclésiaste finissait par la remettre dans sa poche. D’un signe de la main, il désigna un étroit sentier qui s’enfonçait dans l’obscurité.

— Je crois que le sud-ouest est par-là, supposa-t-il. Nous devrions prendre cette direction. Avec de la chance, nous y trouverons quelque chose.

Thaïs ricana en jetant une brindille dans le feu.

— Je crois... avec de la chance, répéta-t-elle, ironique. J’adore avancer à l’aveuglette.

EXTRAITS

— Putraïlles, gémit tout à coup Jeff en se tenant le ventre. Ce que j'ai faim...

Thaïs leva les yeux au ciel avec lassitude :

— Tu ne penses qu'à manger, Jeff. Et puis on a déjà...

— Ce que je voudrais, c'est un énorme, un gigantesque sandwich au poulet comme ils en font à Hubar, la coupa-t-il en ignorant son exaspération. Avec le fromage et la sauce qui dégoulinent, tu vois ? Ouais... je tuerais pour en avoir un !

Le télégraphiste se tourna vers Azaïga, qui marchait à côté de lui. Elle n'apprécia pas le regard insistant qu'il dardait sur elle, ce pourquoi elle se tint immédiatement sur ses gardes :

— Me regarde pas comme ça, grogna-t-elle en fronçant les sourcils.

— Si tu pouvais choisir de manger un truc, là tout de suite... commença-t-il en faisant fi de sa méfiance. Absolument tout ce que tu veux. Tu voudrais quoi ?

La chasseuse de primes eut une moue interrogative. Mais, comme tous les autres, la faim la tirait aussi. Aucun d'eux ne parvenait à se sustenter convenablement. La chasse était mauvaise, tout comme le goût des animaux qui peuplaient cette forêt. Aussi se surprit-elle à se prêter au jeu.

— Immédiatement, comme ça, je crois que je vendrais ma mère pour des pâtes au basilic Lucomorien. Ça vaut tous les sandwiches au poulet du monde.

Jeff émit un hoquet, choqué.

— Quoi ? Ah nan, j'crois pas, nan !

— Et moi, je t'assure que si ! répliqua Azaïga en se fendant d'un sourire narquois. Elle pivota vers Thaïs qui, jusque-là, avait gardé le silence. Mais la jeune mercenaire la suspecta en réalité de préparer sa réponse.

— Et toi, Thaïs ?

— *Mimasen...* répondit-elle avec gourmandise tout en se grattant le menton. Un rougail... Oui, un bon rougail, avec du beurre de cacahuète. Et une grosse plâtrée de riz.

— Ah ! J'étais sûr que toi aussi, t'avais encore faim ! l'apostropha Jeff.

— Je n'ai pas dit ça, se défendit-elle d'un air exaspéré.

Azaïga héla Ilas et Daniel, qui avançaient en tête du groupe. Les deux hommes, face à une haie de bambous, se demandaient s'il était possible de continuer à suivre la rivière à présent qu'ils l'avaient franchie.

— Et vous les gars ?

Le capitaine se retourna et l'interrogea du regard.

— Si vous pouviez manger ce que vous voulez, là tout de suite, vous choisiriez quoi ?

D'abord surpris, Ilas fut rapidement amusé par la question.

— Une putain d'entrecôte bien affinée avec une montagne de frites, lui répondit-il en salivant à cette simple pensée.

Juste à côté, Daniel ne put retenir un rire sincère tout en réajustant son sac à dos sur ses épaules.

— Mon cher Ilas, il semble que vous et moi ayons plus en commun que je ne le pensais. Je serais presque prêt à me damner pour une belle pièce de viande assortie d'un excellent vin rouge Asgarthien.

— À ce point, hein ? sourit Ilas, qui avait toujours plutôt imaginé Daniel du genre végétarien.

Juste derrière eux, Jeff lâcha un soupir bruyant.

— Vivement qu'on rentre à Asgartha, pas vrai ?

Tous partageaient son impatience, mais n'ignoraient pas que leur retour n'était pas à l'ordre du jour. Cependant, grâce au télégraphiste, le groupe poursuivit son expédition dans une ambiance bon enfant, jusqu'à une zone où la forêt se densifia.

Chapitre 4 – Traversée sylvestre

Le groupe dévala le relief peu élevé et entra dans la carrière. Le sol y avait été raclé jusqu'à la roche, bien que des touffes de bruyère éparses semblaient encore y trouver leurs aises. Entre deux rochers et ce qui restait d'un arbre, s'ouvrait le tunnel qu'on venait de leur désigner, creusé à la pioche. L'obscurité qui s'y tapissait n'avait rien d'engageant. Après avoir allumé sa lanterne, Azaïga s'y aventura la première, bientôt suivie par les autres. Seul Jeff resta quelques secondes indécis avant de lui emboîter le pas. À la lumière orangée des lampes à naphte qu'on lui avait prêtées, l'expédition arpenta le tunnel. Le bruit de leurs pas se répercutait en échos entre les parois rocheuses, agrémentés de sons étranges et presque inaudibles. Tantôt rauques, tantôt humides, ils évoquaient à Ilas des raclements de gorge. Le capitaine mit toutefois cela sur le compte de l'acoustique particulière de la galerie, dont les aspérités, sous leur éclairage fluctuant, rappelaient les annelures d'une trachée. Il n'en aurait guère fallu davantage pour inspirer un mortel effroi au reste du groupe, aussi garda-t-il ses observations pour lui.

Chapitre 15 – Noir charbon

— Que se passe-t-il ? s'enquit l'ecclésiaste.

D'un geste sec de la main, la Yomie leur fit signe de se taire.

— Quoi ? C'est rien qu'un corbac, grogna Jeff en s'arrêtant à leur hauteur.

— Justement, non, le contredit alors Thaïs dans un murmure. C'est autre chose...

Le cri retentit à nouveau. Il ressemblait à s'y méprendre à celui d'un corvidé, mais n'en sonnait pas moins différemment. Ce criaillement rauque, presque métallique, ne pouvait avoir été poussé par un oiseau, ni même par quoi que ce soit de vivant et d'organique. La Yomie, alarmée, se tourna vers le reste du groupe, qui venait de s'immobiliser à son tour.

Il y eut soudain un léger craquement au-dessus de leurs têtes. Un objet informe tomba des frondaisons, heurta le sol meuble puis roula jusqu'aux pieds d'Ilas et d'Azaïga. Le capitaine recula d'un pas prudent et tira son sabre, à la pointe duquel il tâta la chose dans l'obscurité. Il s'efforça de la retourner afin de l'examiner, espérant découvrir de quoi il

s'agissait. Jeff se rapprocha en brandissant sa lanterne avant de hoqueter de frayeur. La lumière éclaira une tête, celle d'un bœuf auquel il manquait la mâchoire inférieure.
— Qu'Arhnam nous protège ! balbutia Daniel, terrifié.

Chapitre 18 - Des lueurs dans la nuit

